



SIRI HUSTVEDT SOUVENIRS DE L'AVENIR

ROMAN TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR CHRISTINE LE BŒUF



ACTES SUD



DU MÊME AUTEUR

LES YEUX BANDÉS, Actes Sud, 1993 ; Babel n° 196.

L'ENVOÛTEMENT DE LILY DAHL, Actes Sud, 1996 ; Babel n° 380.

YONDER, Actes Sud, 1999 ; Babel n° 774.

TOUT CE QUE J'AIMAIS, Actes Sud, 2003 ; Babel n° 686.

LES MYSTÈRES DU RECTANGLE. ESSAIS SUR LA PEINTURE, Actes Sud, 2006.

ÉLÉGIE POUR UN AMÉRICAIN, Actes Sud, 2008 ; Babel n° 1006.

PLAIDOYER POUR ÉROS, Actes Sud, 2009 ; Babel n° 1520.

LA FEMME QUI TREMBLE. UNE HISTOIRE DE MES NERFS, Actes Sud, 2010 ; Babel n° 1151.

UN ÉTÉ SANS LES HOMMES, Actes Sud, 2011 ; Babel n° 1176.

AU PAYS DES MILLE ET UNE NUITS, photographies de Reza, Actes Sud, 2011.

VIVRE, PENSER, REGARDER, Actes Sud, 2013 ; Babel n° 1295.

UN MONDE FLAMBOYANT, Actes Sud, 2014 ; Babel n° 1393.

LES MIRAGES DE LA CERTITUDE. ESSAI SUR LA PROBLÉMATIQUE CORPS/ESPRIT, Actes Sud, 2018 (prix européen de l'Essai Charles Veillon 2019).

UNE FEMME REGARDE LES HOMMES REGARDER LES FEMMES, Actes Sud, 2019.

Dessins reproduits avec l'aimable autorisation de Siri Hustvedt.
Masque mortuaire de la baronne p. 166 :
Fonds Marc Vaux © Bibliothèque Kandinsky.

“Lettres anglo-américaines”

Titre original :
Memories of the Future
Éditeur original :
Simon & Schuster, New York
© Siri Hustvedt, 2019

Illustration de couverture : © Andrew Bannecker et Siri Hustvedt

© ACTES SUD, 2019
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-12582-0

SIRI HUSTVEDT

Souvenirs de l'avenir

roman traduit de l'américain
par Christine Le Bœuf

Illustrations de l'auteur

ACTES SUD

I

Voici bien des années, j'ai quitté les vastes plaines du Minnesota rural pour l'île de Manhattan, en quête du héros de mon premier roman. À mon arrivée, en août 1978, ce héros était moins un personnage qu'une possibilité rythmique, une créature embryonnaire de mon imagination, que je ressentais comme une série de battements métriques s'accélégrant ou ralentissant avec mon pas tandis que je déambulais au hasard des rues de la ville. Je crois que j'espérais me découvrir en lui, démontrer que lui et moi étions dignes de toute histoire qui se présenterait à nous. Je ne cherchais ni le bonheur ni mes aises à New York. Je cherchais l'aventure, et je savais que l'aventurier doit souffrir avant d'arriver chez lui après d'innombrables épreuves sur terre comme sur mer, ou de finir éteint d'un souffle par les dieux. Je ne savais pas alors ce que je sais maintenant : que quand j'écrivais, j'étais écrite, moi aussi. Le livre avait démarré bien avant mon départ des plaines. Les multiples ébauches d'un mystère se trouvaient déjà inscrites dans mon cerveau, ce qui ne signifiait pas que je savais ce qu'il en adviendrait. Nous marchions, mon ébauche de héros et moi, vers un lieu qui n'était guère plus qu'une fiction miroitante : l'avenir.

Je m'étais donné exactement douze mois pour écrire le roman. Si à la fin de l'été suivant mon héros était mort-né, était mort en bas âge ou se révélait à ce point nul que sa vie ne méritait qu'un "sans commentaire", en d'autres termes, s'il n'avait finalement rien d'un héros, je les laisserais en plan, lui et son roman, et me lancerais dans l'étude des ancêtres de mon rejeton défunt (ou raté), à savoir les hôtes des volumes qui remplissent ces cités

fantômes que nous appelons bibliothèques. J'avais accepté une bourse d'études de littérature comparée à l'université de Columbia et lorsque j'avais demandé si je pouvais différer d'un an mon admission, les autorités invisibles m'avaient adressé une lettre filandreuse accédant à ma requête.

J'emménageai dans une pièce sombre avec un coin cuisine, une chambre plus sombre encore, une salle de bains minuscule carrelée de noir et blanc et un cagibi au plafond de plâtre tumescent au 309 de la 109^e Rue Ouest pour la somme de deux cent dix dollars par mois. C'était un appartement sinistre, dans un immeuble lézardé, décrépi, fatigué et, si j'avais été un tant soit peu différente, vaguement plus sensible aux biens de ce monde ou un rien moins livresque, sa peinture d'un vert aigre et ses fenêtres ouvrant sur deux murs de briques sales dans la chaleur fétide de l'été nous auraient découragées, mes ambitions et moi, mais le degré de différence nécessaire, si infinitésimal fût-il, n'existait pas en ce temps-là. *Ugly was beautiful*, la laideur était beauté. Je décorai ma location à l'aide des phrases et paragraphes enchanteurs cueillis à volonté dans les nombreux volumes que je gardais en tête.

Il avait la tête pleine de tout ce qu'il trouvait dans ses livres : enchantements, querelles, batailles, défis, blessures, galanteries, amours, tourments, aventures impossibles. Et il crut si fort à ce tissu d'inventions et d'extravagances que, pour lui, il n'y avait pas d'histoire plus véridique au monde.

Mes premiers moments dans mon premier appartement revêtent dans ma mémoire une dimension radieuse n'ayant aucun rapport avec la lumière du jour. Ils sont illuminés par une idée. Dépôt de garantie versé, premier mois de loyer réglé, porte refermée sur M. Rosalès, mon concierge rebondi et souriant, de la sueur maculant mon t-shirt sous les bras, je faisais des bonds sur le plancher, improvisant une sorte de gigue, bras levés en signe de triomphe.

J'avais vingt-trois ans, une licence en philosophie et en anglais de Saint Magnus College (un petit établissement universitaire du Minnesota fondé par des immigrants norvégiens), cinq mille

dollars à la banque, soit un bon paquet de fric que j'avais économisé, après réception de mon diplôme, en travaillant pendant un an comme barmaid dans ma ville natale de Webster, où je squattai gratis à la maison, une machine à écrire Smith Corona, une boîte à outils, des ustensiles de cuisine offerts par ma mère et six caisses de livres. Je me fis un bureau à base de tasseaux et d'une feuille de contreplaqué. J'achetai deux assiettes, deux tasses, deux verres, deux fourchettes, deux couteaux et deux cuillères en prévision du futur amoureux (ou de la série d'amoureux) avec qui, après une nuit de baise délirante, je projetais de partager un petit-déjeuner fait de toasts et d'œufs, lequel, parce que je n'avais ni table ni chaise, serait consommé à même le sol.

Je me souviens de la porte se refermant sur M. Rosalès, et je me souviens de ma jubilation. Je me souviens des deux pièces du vieil appartement, et je peux marcher mentalement de l'une à l'autre. Je vois encore l'espace mais, si je suis honnête, je ne saurais décrire la configuration précise des fentes du plafond de la chambre, les lignes bosselées et les floraisons délicates qui s'y trouvaient, je le sais parce que je les ai étudiées, pas plus que je n'ai de certitude absolue quant au réfrigérateur, qui était, je crois, plutôt petit. Je suis tout à fait sûre qu'il était blanc, avec des angles arrondis, pas carrés. Plus je me concentre sur mes souvenirs, plus je suis susceptible de fournir de détails, sauf qu'il est possible que ces derniers relèvent de la pure invention. C'est pourquoi je ne m'attarderai pas sur l'aspect, par exemple, des pommes de terre posées sur les assiettes devant moi voilà trente-huit ans. Je ne vous dirai pas si elles étaient pâles et bouillies, ou légèrement sautées ou au gratin ou frites, parce que je ne m'en souviens pas. Si vous êtes l'un de ces lecteurs que ravissent les autobiographies truffées de souvenirs d'une impossible précision, je dois vous dire ceci : ces auteurs qui prétendent, des années après, se rappeler parfaitement leurs pommes de terre rissolées, on ne peut pas se fier à eux.

Et me voici donc dans la ville dont je rêve depuis mes huit ans, mais que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam (enfant, je croyais que "ni d'Adam" [*from Adam*] était *from atom*) et que l'expression

avait un rapport avec la terrifiante physique de la bombe atomique).

Et j'arrive donc dans la ville que j'ai vue dans des films, découverte dans des livres, et c'est New York mais aussi d'autres villes, et Paris et Londres et Saint-Petersbourg, la ville des heurs et malheurs du héros, une ville réelle qui est aussi une ville imaginaire.

Je me rappelle la clarté lugubre qui pénétrait à travers les stores déglingués la première nuit où j'ai dormi dans l'appartement 2B, le 25 août. Je m'étais alors dit qu'il me faudrait un store neuf dans cette chambre, sous peine de ne jamais jouir d'une réelle obscurité. L'air chaud ne bougeait pas. Ma transpiration rendait les draps humides, mes rêves étaient violents et intenses mais, le temps d'aller faire du café et d'en rapporter une tasse près de mon matelas en mousse le lendemain matin, j'en avais oublié la teneur. Je passai ma première semaine à New York, à écrire le matin et à circuler en métro l'après-midi. Je n'avais en tête nulle destination mais je savais que, quand le train grondait dans les entrailles de la ville, mon cœur battait plus vite et que ma liberté toute neuve avait quelque chose de presque impossible. Un ticket coûtait cinquante cents et je savais que, aussi longtemps que je ne me dirigeais pas vers la sortie et ne montais pas d'escaliers, je pouvais passer d'une ligne à l'autre sans avoir à payer un trajet supplémentaire. Je ballottais d'un bout à l'autre de la ville sur l'IRT, volais à toute allure sur la ligne A, passais du West Side à l'East Side sur le shuttle, explorais le curieux trajet de la L et, au moment où la F émergeait à la lumière du jour au carrefour de Smith et de la 9^e Rue, quand soudain Brooklyn m'apparaissait, dans son halo de brume, avec tout son micmac de blocs de béton en saillie, d'entrepôts et de panneaux d'affichage, je me surprénais à sourire à la fenêtre. Assise ou debout dans l'une des voitures, cahotée et bousculée à chaque arrêt et redémarrage, je rendais hommage aux graffitis omniprésents, non pour leur beauté mais pour leur esprit d'insurrection, un esprit que j'espérais assimiler et imiter pour le mettre au service de mes propres ambitions artistiques. Le crissement des trains, la voix de l'homme dont le haut-parleur transformait les annonces en

un raclement aussi inintelligible que sonore me ravissaient. Je célébrais la pression de la foule lorsqu'une amplification collective du mouvement me poussait dehors, et me récitais les vers de Whitman, "L'ensemble simple, compact, dont je suis détaché moi-même, dont chacun est détaché tout en faisant partie de l'autre". Je voulais faire partie de l'autre plan. Je voulais être tout le monde. J'écoutais les langues parlées, les unes reconnaissables – espagnol, mandarin, allemand, russe, polonais, français, portugais – et d'autres que je n'avais jamais entendues. Je me délectais de la variété des couleurs de peau autour de moi, ayant été, à Webster, Minnesota, rassasiée pour une vie entière de pâleur luthérienne et de ses nuances enflammées allant du rose au rouge au brun fermier brûlé.

J'étudiais les clochards et les clochardes à leurs degrés variés de déchéance dans les indignités de la rue. Plusieurs années avant mon arrivée à New York, les autorités-en-place-à-l'époque avaient ouvert les portes des institutions psychiatriques et relâché leurs patients au bénéfice d'une problématique liberté. Des aliénés boudaient sur les quais, en agaçant leurs plaies. Certains clamaient des poèmes. Certains chantaient ou gémissaient ou prêchaient le retour de Jésus ou la colère de Jéhovah, d'autres restaient assis en silence dans des coins obscurs, réduits à des écales de désespoir. J'inhalais la puanteur de leurs corps jamais lavés, une odeur tout à fait nouvelle pour moi, et me retenais de respirer.

Les rimes et raisons des rues de Manhattan allaient devoir attendre. Si j'étais capable de repérer sur le plan que j'avais toujours sur moi la nature des relations entre un quartier et un autre, la logique charnelle faisait toujours défaut. Quand je surgissais en haut des marches dans le soleil et les foules, quand mes chaussures frappaient l'asphalte recuit et le goudron ramolli et que j'entendais, perçant les bruits de voix et de circulation et le grondement général, la cacophonie musicale sortie de ghetto-blasters hissés sur des épaules ou balancés le long des cuisses comme des valises, ma peau frémissait, la tête me tournait et je me préparais à l'assaut sensuel suivant. Je me souviens de ma première balade dans Canal Street, cette rue encombrée et odorante, des canards dorés suspendus par les pattes derrière des

vitres graisseuses, des baquets où luisaient des poissons entiers, des paniers et caisses en carton remplis de graines et de légumes, et de fruits que je n'apprendrais que plus tard à nommer : caramboles, mangoustans, fruits de l'arbre à pain et longanes.

Il y avait les sordides plaisirs des balades dans Times Square – les enseignes aguichant le client en affichant X, XX, XXX et burlesque, également épelé burlesk et bur_esk (en raison d'un *l* tombé), les peep-shows et le théâtre Paradis, et Filthy's et le Circus Circus, avec des filles en direct sur la scène pour seulement vingt-cinq cents et "la totale à dix dollars", et, surplombant les marquises, les silhouettes de femmes nues aux seins saillants et longues jambes, et des visions de pizzerias et de salles de jeux et de petites blanchisseries tristounettes avec leurs hauts empilements de ballots de papier brun noués de ficelle, et les déchets qui sautaient et tourbillonnaient quand le vent soufflait, et les spécialistes des tours de cartes installés sur le trottoir pour arnaquer le gogo, et les hommes aux manches de chemise roulées jusqu'au coude dans l'atmosphère torride, un instant captivés par la promesse de chair frémissante et d'un soulagement rapide, avant de se décider soit à entrer là afin d'y trouver quelque satisfaction, soit à poursuivre leur chemin dans un sens ou dans l'autre.

J'excursionnai jusqu'à Greenwich Village, appelée par sa mythologie de bohème, en quête de la brillante société Dada. J'étais en quête de Djuna Barnes et de Marcel Duchamp, de Berenice Abbott, Edna Saint Vincent Millay et Claude McKay, d'Emanuel Radnitszky, alias Man Ray. En quête de William Carlos Williams et Jane Heap, de Francis Picabia et Arthur Cravan, et de ce personnage étonnant qui avait surgi de mes recherches sur Dada, une femme que j'avais traquée jusque dans les archives de l'université du Maryland où, pendant trois jours, j'avais laborieusement recopié au crayon ses poèmes pour la plupart inédits : la baronne Elsa von Freytag-Loringhoven, née Elsa Hildegard Plötz, artiste proto-punk et absolue rebelle qui prenait la pose avec des cages à oiseaux sur la tête, des phares sur les hanches et écrivait des poèmes en forme de hurlements ou d'éruclations issues des profondeurs du diaphragme.

"Personne ne demande ces documents", m'avait dit l'archiviste avant de me sortir les dossiers. Alors, je suis Personne, avais-je

pensé. Les papiers de la baronne étaient arrivés dans le Maryland en 1970 parce que Djuna Barnes, auteur de l'enivrant roman *Le Bois de la nuit*, avait récupéré les lettres, manuscrits et dessins de son amie décédée et les avait rangés chez elle à New York. Lorsque l'université avait acquis les papiers de Barnes, la baronne avait été du voyage. Je passai des heures assise devant les papiers jaunissant d'Elsa, à carreaux ou unis, à étudier les versions successives d'un seul poème jusqu'à ce que ma tête s'embrouille et que mes yeux me fassent mal. Une fois la journée terminée, je m'asseyais sur mon lit à l'Holiday Inn pour relire ce que j'avais transcrit et sentir tout mon corps ébranlé par les heurts et saccades que lui imprimait la baronne. Elle vivait dans les pages que j'avais emportées avec moi à New York, mais il n'y avait en ville aucune trace d'elle. Elle n'était même pas un fantôme. Il ne restait rien d'elle dans les étroites ruelles de guingois du Village.

Christopher Street était alors un vibrant théâtre à ciel ouvert où j'aimais me promener incognito en observant dans les vitrines un attirail et des costumes érotiques d'une espèce dont je connaissais vaguement l'existence sans l'avoir jamais vue, et je me demandais ce que mon vieil ami le pasteur Weeks aurait pensé de tout cela et ce qu'il aurait pu dire s'il avait partagé ma promenade, y répondant dans les termes qu'il aurait choisis : "Nous sommes tous sœurs et frères dans le Seigneur." J'admirais la fierté des couples aux allures de jumeaux, sveltes, nets et assortis dans leurs blue-jeans et t-shirts ajustés et leurs tournures impeccables, le léger balancement de leurs hanches et peut-être un chien en laisse entre eux pour mettre en valeur leur parfaite beauté, et j'aimais les grandes femmes parées de plumes, perchées sur leurs talons aiguilles, et j'essayais de ne pas dévisager les hommes que je qualifiais en silence de "cuirs menaçants", les grands gaillards musclés sapés de noir à clous d'argent dont l'intensité d'expression me faisait baisser les yeux vers le trottoir.

Je flânais dans les librairies, le Coliseum, le Gotham Book Mart, Books and Company et The Strand. Dans la librairie de la 8^e Rue, j'achetai *Some Trees (Des arbres)*, de John Ashbery, que je lus dans le métro avant de le lire et relire à haute voix chez moi, sans m'en lasser. Et, à Astor Place, je découvris la Librairie nationale, bourrée de livres savants follement tentants

emballés de plastique en prévention d'invasions par les doigts de gens de mon espèce, et supervisée par un tyran chenu qui battait la mesure à petits coups de son crayon et aboyait si l'on s'attardait trop longtemps sur tel ou tel volume de sorte que, obligée d'économiser mon argent, je parlais souvent les mains vides, mais, dans mon quartier, juste en face de l'université de Columbia, le vieux Salter, pas tellement amical lui non plus, me laissait m'asseoir sur le sol de sa librairie : adossée à un rayonnage, je lisais alors jusqu'à ce que sache si je voulais vraiment ce livre-ci ou celui-là, généralement des poètes que je découvrais à l'époque, mais avant que l'année ne s'achève j'avais acheté la totalité de l'école de New York et davantage, Ashbery encore, ainsi que Kenneth Koch, Ron Padgett, James Schuyler, Barbara Guest et Frank O'Hara, ce dernier tué par un buggy de plage dans les dunes de Fire Island douze ans avant mon arrivée. Et je me souviens encore de ces mots de Guest, ces mots qui m'avaient incitée à acheter son livre : "Comprendre la distance entre les personnages." Ce que, aujourd'hui encore, j'essaie de comprendre.

Et quand j'en avais assez de la ville, je montais quatre à quatre entre les deux lions de pierre, passais les portes de la New York Public Library et marchais vivement jusqu'à la superbe salle de lecture, digne d'un roi, et m'asseyais à l'une des longues tables de bois sous le plafond voûté d'où un lustre pendait au-dessus de ma tête, je demandais un livre et, sous la lumière silencieuse venue des hautes fenêtres se déverser sur moi, je lisais pendant des heures et il me semblait que j'étais devenue une créature purement potentielle, un corps transformé en un espace enchanté infiniment expansible, et tant que je restais là, à lire au son assourdi des pages tournées, des toux, reniflements et bruits de pas résonnant dans l'immense salle, et, plus rarement, d'un juron échappé dans un murmure, je trouvais refuge dans les cadences d'un esprit, quel qu'il fût, que j'empruntais provisoirement, immergée dans des phrases que je n'aurais pu avoir écrites ni imaginées et, même quand le texte était abstrus ou nouveau ou hors de ma portée, et ceux-là étaient fort nombreux, je persévérais, prenais des notes, comprenant que ma mission nécessiterait des années, et non des mois. Si je pouvais me

remplir la tête de la sagesse et de l'art des âges, je finirais, avec le temps, par m'augmenter moi-même, volume après volume, jusqu'à devenir cette géante que je voulais être. Bien que la lecture supposât de la concentration, ses exigences n'étaient pas celles de la rue et je me détendais en salle de lecture. Je respirais calmement. Mes épaules abandonnaient leur position voûtée et je laissais souvent mes pensées jouer avec une simple phrase : "Le caractère irrationnel d'une chose n'est pas un argument contre son existence, c'en est plutôt une condition." Dans la bibliothèque, j'avais des ailes.

Avant de sortir du bâtiment, je m'arrêtais toujours à la salle de lecture slave, dont j'entrouvrais la porte pour apercevoir les vieux lecteurs comme sculptés dans l'ivoire, avec leur peau coquille d'œuf teintée de gris et leurs longues barbes d'une nuance plus pâle. Ils étaient vêtus de noir et paraissaient d'abord immobiles, assis devant les vieux livres. Seuls bougeaient leurs longs index résolus quand ils tournaient les pages, dans un geste régulier qui me prouvait que ces statues étaient vivantes. Ces vieillards doivent à présent être morts depuis longtemps, et la salle de lecture slave n'existe plus, mais je n'ai jamais manqué d'y jeter un coup d'œil et d'inhaler cette odeur sèche particulière aux lettrés âgés, qui me semblait chargée d'une légère senteur d'encens et de la philosophie mystique de Vladimir Soloviev avant la révolution. Et jamais je n'ai osé en franchir le seuil.

La bibliothèque est un palais américain, construit grâce à la fortune de Lenox et Astor afin de montrer aux hautaines fortunes européennes que nous les valions bien. Mais ce que je peux dire c'est que personne ne m'a mesurée de haut en bas, ne m'a fait passer un test d'intelligence ou n'a vérifié le montant de mon compte en banque avant que j'en passe la porte. À Webster, dans le Minnesota, personne n'était vraiment riche. Nous comptions comme fortunés quelques éleveurs de dindes et propriétaires de magasins, et, si modestes que fussent leurs moyens, leurs années d'études valaient aux médecins, dentistes, avocats et professeurs un avantage social qui était souvent mal ressenti par les fermiers, mécaniciens et tant d'autres personnes des environs dont les noms n'étaient suivis d'aucune initiale. À New York, en revanche, la richesse était là, s'exhibant

aux regards, une richesse dont je n'avais jamais vu la pareille. Seule ou en couple, elle flânait sur la Cinquième Avenue et dans Park Avenue, riait et conversait derrière les vitres des restaurants aux tables garnies de bouteilles de vin et de nappes de lin blanc bien repassées sous la douce lumière des bougies. Elle descendait de taxis en chaussures dont les semelles avaient l'air de n'avoir jamais effleuré un trottoir et s'affalait gracieusement sur le siège arrière de limousines avec chauffeur. Elle scintillait dans les étalages de montres, boucles d'oreilles et foulards de boutiques où j'étais trop timide pour entrer. Et je ne pouvais m'empêcher de penser aux belles chemises de toutes les couleurs de Jay Gatsby et à la stupide et creuse Daisy, et à la triste lumière verte. Et à Balzac, aussi, comment pouvait-on ne pas penser à lui, à la douteuse et chatoyante comédie humaine, et à Proust dînant au Ritz avec les amis auxquels il dérobaient leurs traits avec une si terrifiante exactitude, et au "petit clan" chic d'Odette, qui n'est pas chic du tout, vulgaire en fait, et je m'efforçais de me sentir au-delà de tout cela, d'être mon propre personnage, cette jeune personne noble bien que pauvre, aux goûts littéraires et philosophiques raffinés, mais il y avait un pouvoir dans cet argent que je voyais, une force brute qui m'effrayait et que j'enviais parce qu'elle me diminuait et me rendait plus pitoyable à mes propres yeux.

Je suis toujours à New York, mais la ville où je vivais alors n'est pas celle où j'habite aujourd'hui. L'argent y reste dominant, mais son rayonnement s'est étendu dans tout l'arrondissement de Manhattan. Les enseignes fanées, auvents en lambeaux, affiches déchirées et briques crasseuses qui donnaient aux rues de mon ancien quartier de l'Upper West Side un aspect général d'enchevêtrement désordonné ont disparu. Si je me retrouve sur mes lieux de prédilection d'autrefois, mes yeux rencontrent les silhouettes rectifiées de l'amélioration bourgeoise. Une signalisation lisible et propre, des couleurs claires ont remplacé l'ancien marécage visuel. Et les rues ont perdu leur atmosphère menaçante, cette menace aussi omniprésente qu'invisible d'une violence susceptible d'éclater à tout instant, de sorte qu'une attitude défensive et une démarche décidée ne relevaient pas de l'option mais de la nécessité. Dans d'autres quartiers de la ville, on pouvait, en 1978,

adopter l'allure tranquille d'un flâneur, mais pas dans celui-là. En moins d'une semaine, mes sens avaient acquis une acuité dont ils n'avaient encore jamais eu besoin. J'étais sans cesse attentive au craquement, gémissement ou claquement soudain, au geste brusque, à la démarche branlante ou à l'expression lascive d'un inconnu à l'approche, à tel indéfinissable relent de quelque-chose-ne-va-pas qui flottait çà et là et me faisait presser le pas ou disparaître dans une bodega ou une épicerie coréenne.

Je tenais un journal cette année-là. J'y trouvais mon héros, l'homoncule de mes pensées voyageuses, et faisais dans ce cahier l'essai de passages de son roman. Je griffonnais, dessinais et notais au moins certaines de mes allées et venues et de mes conversations avec d'autres et avec moi-même, mais le cahier de rédaction noir et blanc de marque Mead disparut avec son compte rendu de mon ancien moi peu après que j'en eus rempli les pages. Et voici qu'il y a trois mois, je l'ai retrouvé, soigneusement rangé dans une caisse d'objets divers que ma mère avait mis de côté. Je devais avoir commencé un nouveau journal et abandonné l'ancien après une visite chez mes parents durant l'été 1979. Quand j'aperçus, sous une boîte de photographies éparses, le cahier à l'angle légèrement corné avec, inscrit à la main sur la couverture, le titre absurde de *Ma nouvelle vie*, je l'accueillis comme si c'était un parent bien-aimé que j'avais cru mort : d'abord le cri étranglé de reconnaissance, puis l'étreinte. Ce n'est que plusieurs heures plus tard que l'image de moi serrant un cahier contre mon sein prit l'apparence ridicule qu'elle mérite certainement de revêtir. Et pourtant, ce petit volume de deux cents pages s'est révélé inestimable pour la simple raison qu'il me rapportait, à l'un ou l'autre degré, ce que j'avais oublié ou mal mémorisé, d'une voix qui est en même temps la mienne et plus tout à fait la mienne. C'est drôle. Je croyais avoir commencé chaque entrée par "Chère Page", invocation que je trouvais pleine d'esprit à l'époque, mais la réalité c'est que je donnais à mon interlocuteur imaginaire deux ou trois noms et parfois pas de nom du tout.

Ma sœur et moi étions en train de passer en revue tous les objets appartenant à notre mère parce que celle-ci quittait l'appartement de cinq pièces où elle avait mené une vie

indépendante pendant presque une décennie depuis la mort de notre père. Elle avait pour destination une chambre dans l'aile réservée aux personnes assistées de la même maison de retraite, ce qui signifiait que nous avions à parcourir des mètres et non des kilomètres, mais ce déplacement exigeait un tri rigoureux de toutes les affaires de notre mère. Sans être joyeux, le changement était moins douloureux qu'il n'aurait pu l'être parce que, entre ses neuf années et demie "d'indépendance" et sa nouvelle installation requérant "assistance", notre mère avait été, à quatre-vingt-douze ans, l'hôte fragile et alitée de l'aile trois de la même institution, connue comme "l'unité de soins". Dix mois auparavant, l'homme de l'art qui s'occupait de ma mère l'avait déclarée à l'article de la mort, sans utiliser ces mots, bien entendu. Le Dr Gabriel nous avait dit de nous préparer à son décès, sans choisir ce mot non plus. En revanche, au début du mois d'octobre de l'année dernière, il nous avait demandé d'un ton suggestif, d'envisager un "Noël anticipé", un Noël fin octobre ou début novembre, ce qui suggérait qu'il était peu probable que notre mère se trouve où que ce fût au mois de décembre et que par conséquent, si nous voulions qu'elle retire quelque menu plaisir de sa fête préférée, nous avions intérêt à nous dépêcher.

Ni ma sœur ni moi ne lui avons répondu, mais nous avons trouvé ridicule cette idée de trafiquer le calendrier pour l'adapter à la probable disparition de notre mère. Les mois se suivent l'un après l'autre, et si elle mourait en octobre ou novembre, nous n'allions pas prétendre qu'Halloween ou Thanksgiving étaient Noël et, même si, pour notre mère, la notion du temps était devenue confuse, si elle avait oublié la série d'urgences médicales – le pied cassé, le bras cassé, l'insuffisance cardiaque congestive, la pseudo-goutte qui avait fait enfler ses jambes maigres en atroces rondins rouges et, finalement, l'infection qui avait gagné sa circulation sanguine et provoqué chez elle des hallucinations : amis défunts, chœurs d'enfants et elfes en chapeau haut de forme qui, de dehors, lui faisaient signe à la fenêtre –, elle aurait fortement désapprouvé que nous altérions les saisons. Elle s'était toujours considérée comme "philosophique". La définition particulière que donnait ma mère de ce mot est la suivante : nous souffrons tous et nous mourons tous. "Jamais,

jamais, m'avait-elle dit quand j'avais onze ans, il ne faut dire « disparaître » au lieu de « mourir ». Les gens meurent. Ils ne s'évaporent pas."

Ma mère a vécu Halloween, puis Thanksgiving, puis Noël, puis Pâques et, quand l'été fut venu et reparti et que les feuilles des arbres au-delà de l'unité de soins eurent commencé à roussir, elle n'était plus mourante, et puisqu'elle s'était dérobée au seuil ultime et que les administrateurs de l'unité de soins avaient besoin de son lit pour une personne qui se tenait, ou plutôt gisait, "au seuil de la mort" (des mots qui n'étaient jamais prononcés, eux non plus), ils la bombardèrent en résidence médicalisée, s'opposant à un retour dans ses anciens pénates indépendants, ce qui précipita le déménagement, ma découverte du cahier, et l'écriture de ce livre.

Ma mère est désormais bien installée dans sa nouvelle chambre, et je ne serais pas surprise qu'elle vive encore une dizaine d'années, mais elle oublie. Elle oublie ce que je viens de lui dire au téléphone. Elle oublie qui était la personne qui vient d'entrer dans sa chambre avec un comprimé, un verre d'eau ou une tranche de brioche aux raisins grillée. Elle oublie qu'elle a pris le comprimé pour ses douleurs arthritiques, elle oublie si elle a ou non reçu des visites, et elle préfère me parler des orchidées qui fleurissent l'appui de sa fenêtre. Elle décrit leurs couleurs et le nombre de fleurs restant sur chaque tige, et la façon dont la lumière les atteint, "quelques nuages aujourd'hui, donc la lumière est égale". Elle s'exprime bien et se rappelle beaucoup d'événements de sa vie, surtout de sa jeunesse, et ces derniers temps elle aime revisiter les vieilles histoires. Hier elle m'a raconté l'une de mes préférées, une histoire que, lorsque j'étais enfant, je lui réclamais encore et encore. Elle et son frère avaient vu le visage d'Eva Harstad à une fenêtre du premier étage de la maison, au bout de Maple Street, à Blooming Field, où elle a grandi. "Oscar et moi rentrions à la maison au coucher du soleil. Il y avait des traînées roses dans le ciel et une lumière étrange. Nous l'avons tous les deux vue derrière la fenêtre. Impossible, tu le sais, parce qu'elle s'était pendue l'année d'avant, pauvre Eva. Nous ne la connaissions pas bien. Il y avait un bébé en route, vois-tu. Personne n'a jamais découvert qui était le père. Sa mort avait attristé toutes les

personnes de la ville qui n'étaient ni étroites d'esprit, ni phariennes ni hypocrites et pourtant elle était là, avec ses longs cheveux blonds encadrant son visage. Je sais que je t'ai déjà raconté ça souvent, mais ses lèvres avaient quelque chose qui clochait. Elle les remuait de façon insensée, comme le font les chanteurs pour s'échauffer la bouche afin de se préparer à chanter la chanson, mais rien n'en sortait. Nous n'avons pas couru, mais nos cœurs s'étaient figés, si tu vois ce que je veux dire. On a marché vite. Oscar n'a jamais aimé qu'on lui rappelle ça. Je crois que ça lui avait fait plus peur qu'à moi. Je devrais le lui demander. Non ? Mais, où est-il, Oscar ?" Oncle Oscar est mort en 2009. Ma mère en est consciente certains jours, d'autres non.

Le passé est fragile, aussi fragile que des os devenus friables avec l'âge, aussi fragile que des fantômes aperçus par les fenêtres ou les rêves qui se décomposent au réveil sans rien laisser derrière eux qu'une sensation de malaise ou de détresse ou, plus rarement, une sorte de sombre satisfaction.

Le 2 septembre 1978

Ma chère Page,

J'ai attendu ce *maintenant*, le *maintenant* qui va disparaître à moins que je ne le saisisse, le secoue et ne lui fasse rendre son éclatante présence.

En quelques jours à peine, mon héros a largement dépassé le stade de la démangeaison. Le voici doté d'une forme – il est grand et mince – et d'une implantation géographique permanente – Marginale aux Yeux de La Plupart des Gens. Nous sommes donc pareils, lui et moi. Ian Feathers. Ses initiales, I. F., comme dans *if* ("si" en anglais)... un personnage subjonctif fait d'ailes et d'envol, de plumes, de stylos et de machines à écrire. Mon chevalier du Midwest à moi, emberlificoté entre roman à suspense et attrait de la logique.

Et une chose étrange : ma voisine de palier psalmodie tous les soirs. C'est peut-être une Hare Krishna ou une adepte du culte de ce ridicule gros gamin de maharadja dont j'ai vu le portrait ici ou là. Elle répète *amsah, amsah, amsah*, sans se lasser. Hier, elle s'est arrêtée de gémir *amsah* pour s'exclamer : "Ils voulaient

quelqu'un d'autre." La détresse qui teintait sa voix m'a un instant serré la gorge. Je ne pouvais m'empêcher de me demander qui étaient ces "ils", et la phrase me hante. Comme si elle possédait un sens spécial et terrible. Je crois qu'elle peut aussi avoir glapi ou geint au milieu de la nuit, mais je n'étais pas assez éveillée pour interpréter les sons.

Chapitre 1. Ian naît entre les couvertures

Ian Feathers lisait tant de romans policiers dans son enfance que sa mère craignait que la fatigue de ses yeux n'entraîne une cécité et l'inactivité de ses membres privés de soleil leur dépérissement. Tels les Grecs avant eux, M. et Mme Feathers croyaient en "la modération en toutes choses". La version américaine de cet adage antique correspondait à "l'équilibre". Les Feathers aimaient leur grand échafaud myope et affecté d'hyperlexie, mais ils se donnaient beaucoup de mal pour le raboter et l'équilibrer – pour son bien. Ils savaient, comme le savaient tous les dévots du Midwest, que le garçon idéal et bien équilibré n'était jamais *trop* quoi que ce fût. Il travaillait bien à l'école, mais pas au point qu'on pût lui reprocher d'être monstrueusement brillant. Il lui arrivait de temps à autre de se bagarrer (de quoi démontrer qu'il avait du cran), mais les bagarres auxquelles il participait n'étaient jamais bien graves et relevaient en général de l'échange de coups de poing avec quelque camarade moins-qu'idéalement équilibré. Sa boussole morale pointait droit vers le nord mais flanchait périodiquement parce que personne n'aime les modèles de vertu. Il se montrait modeste, bien entendu, bienveillant envers ses nombreux inférieurs et plutôt grand, mais pas trop grand. Dans sa région des plaines et dans l'Amérique en général vers le milieu du XX^e siècle, il allait sans dire que le garçon idéalement équilibré était caucasien (même s'il hâlait joliment en été), chrétien sans fanatisme et, en tout cas tel que le présentait la littérature populaire, qu'il avait les cheveux d'un blond roux et 20/20 d'acuité visuelle. S'il avait fallu attribuer à ce garçon idéal une température, celle de tiède eût été adaptée. En fait, une seule piste d'excellence était ouverte à ce parangon de médiocrité, piste que les Grecs eux-mêmes auraient approuvée : le sport.

Bien qu'il aspirât à un agréable équilibre ou du moins à son apparence, de temps en temps, pour faire plaisir à ses parents, la passion

de Ian pour le mystère en général, pour les crimes non élucidés, pour le vol et autres larcins, comme pour les assassinats, les assassinats surtout, relevait de la catégorie non américaine du *too much*. La "vraie" vie de Ian se passait dans les livres, pas en dehors d'eux. Et pourtant, la frontière séparant l'"entre-les-couvertures" de l'"en-dehors-des-couvertures" n'était pas très nette. Les assassinats étaient rares à Verbum, la ville natale des Feathers dans le Minnesota, mais Ian s'entraînait avec rigueur en vue de l'affaire à venir. Il étudiait les formations de peluches et de plis sur les manches de veste et les jambes de pantalon et observait les poils de chat et de chien qui s'attachaient aux propriétaires d'animaux de compagnie. Il scrutait les semelles de chaussures (appartenant ou non à de possibles suspects) en quête de terre, débris et chewing-gum dont il enregistrerait la couleur, la consistance et l'humidité. Il observait les degrés variés de la transpiration humaine et ses effets aux aisselles des chemises. Il passait des heures à mémoriser des traces de pneus de vélos, de dépanneuses, de voitures et de camionnettes. Il se mit à déduire des traits de personnalité à partir de mégots de cigarettes, les écrasés à moitié, par exemple, par opposition à ceux qu'on avait laissés se désagréger dans un cendrier. Le garçon vivait dans un monde entièrement bâti sur des indices.

Année après année, Ian acceptait de bonne grâce les cadeaux d'anniversaire et de Noël choisis par ses parents dans l'intention de réorienter son fanatisme : le ballon de basket (sur lequel ils fondaient de grands espoirs compte tenu de la haute stature de leur rejeton), la balle et la batte de baseball, leurs offrandes ultérieures d'une raquette de tennis, de skis, d'un maillot de bain et de lunettes de natation ; et, geste ultime en direction de ce Quelqu'un d'Autre qu'ils espéraient le voir devenir : un filet et des volants de badminton ; mais non content de refuser de se mettre au sport, Ian détestait ça. Si, au lieu d'un garçon, il avait été une figure géométrique, il aurait été un grand cubicuboctaèdre aux multiples pointes protubérantes, des pointes qu'il aiguisait depuis qu'il avait découvert sa vocation grâce à cet inimitable génie de l'analyse et de la logique, le splendide S. H. : Sherlock Holmes.

Pendant de nombreuses années, je me suis rappelé mes premières semaines à New York comme la Période sans Personne de Réel.

Je savais que j'avais parlé à un M. Rosalès de chair et d'os, bien sûr, lui que je ne manquais jamais de saluer, mais chaque fois que je lui parlais, ses yeux filaient dans toutes les directions avant de se fixer sur le sol. Je pense qu'il craignait que je ne lui réclame des réparations. Je lisais des poèmes, des romans et des livres de philosophie, dans lesquels il y avait toujours des gens sous une forme ou une autre, et mon héros commença lentement à se trouver, de même que sa confidente suprême, son Sancho, son Watson : Isadora Simon, I. S., dont les initiales composent la troisième personne du présent du verbe être. Je déambulais dans Manhattan, mais je n'avais ni amis ni relations. Quand je faisais le récit de mon initiation urbaine, je disais toujours : "Je dois avoir été l'une des rares personnes qui se sont installées à New York sans connaître qui que ce soit." Et c'est vrai. Ni amis, ni amis d'amis, ni cousins au troisième degré ou même plus, et donc aucun numéro de téléphone à appeler. J'ajoutais alors, pour en rajouter dans le pathétique : "Pendant les trois premières semaines, je n'ai parlé à personne." Ce qui relève de la contre-vérité criante, bien que je n'aie jamais eu l'intention de mentir.

Le 3 septembre 1978

Cet après-midi, je suis retournée à la Pâtisserie Hongroise, mon nouveau repaire. Ai lu pendant deux heures moyennant un café plusieurs fois rallongé. Trop fumé. Le livre : *Le Rire, essai sur la signification du comique*, de Bergson. Ai pris des notes et puis engagé la conversation avec une nommée Wanda : grands yeux, petite bouche, cheveux blond cendré, étudiante en histoire russe à Columbia. La discussion a porté sur le symbolisme. J'ai beaucoup parlé, gesticulé, laissé échapper des pensées refoulées. Toutes ces journées de solitude m'ont rendue volubile. Le symbolisme a débouché sur un dîner à L'Idéal (cubain-chinois à l'angle de la 107^e Rue et de Broadway). Je l'ai interrogée sur *Les Âmes mortes* de Gogol et la parataxe, lui ai dit que je regrettais de ne pas avoir étudié le russe, puis lui ai posé des questions sur elle-même et, après quelques préliminaires, elle m'a confié que sa mère avait eu une attaque l'an dernier. Que le côté gauche de son visage s'était affaissé et qu'elle traînait le bras et la jambe du même côté. "Coupe-moi en deux et prends la bonne moitié", disait-elle à sa

fille, mais elle n'articulait pas les mots. Une deuxième attaque l'a tuée. Sèche, vide et raide, Wanda m'a raconté cette histoire d'une voix totalement dépourvue de sentiment, mais j'ai remarqué qu'elle s'adressait au mur derrière moi, pas à moi, ce qui était, devinais-je, une façon d'éviter la sympathie que mon visage devait exprimer. Elle était mal à l'aise et je crois qu'elle regrettait de s'être racontée. Quand elle a eu fini son histoire, elle a rougi. Il fallait qu'elle parte sur-le-champ. J'ai failli l'embrasser sur les deux joues en guise d'au revoir, mais quand j'ai vu ses lèvres pincées, j'ai renoncé à approcher mon visage du sien. Nous nous sommes serré la main et avons échangé nos numéros.

Je n'ai aucun souvenir de Wanda.

Je me souviens de Ian Feathers, et je lui suis encore attachée aujourd'hui comme à une invention dont j'espérais qu'elle allait s'élancer au-delà de moi dans le monde, alors que Wanda n'est même pas une vague image mentale et, croyez bien que j'ai essayé de convoquer ses grands yeux, sa petite bouche et ses cheveux blond cendré, mais l'étudiante en histoire russe ne figure pas dans mes souvenirs. Combien d'autres personnes, événements, conversations et histoires de parents défunts ai-je oubliés ? Combien y a-t-il de Wanda ? Des centaines, j'imagine. La mémoire n'est pas seulement peu fiable ; elle est poreuse. Pour autant que je m'en souviens, quelqu'un d'autre aurait pu écrire ces mots à propos de Wanda, ou mon moi antérieur avoir inventé toute l'histoire. Mais cette deuxième hypothèse m'étonnerait. Je me rappelle assez bien ma jeune personne pour savoir que, malgré mon sens croissant de l'ironie, s'agissant des mères défuntes, je restais sincère.

Je flotte au-dessus de ce moi qui a rencontré Wanda et puis écrit à propos d'elle. Je suis quelque part près du plafond craquelé de l'appartement miteux et presque vide, lutin de l'à-venir observant avec un mélange d'admiration et de pitié la jeune personne voûtée sur le cahier. Les passages du journal me rappellent qu'à l'époque je fumais – et d'ajouter alors une cigarette à ma mise en scène mentale puis regarder la fumée monter de la tige blanche coincée entre ses deux doigts. Une jeune femme est assise

et fume et produit page après page d'une prose tantôt bonne, tantôt mauvaise, mais se trouve bientôt perdue dans un labyrinthe de sa propre fabrication, bien qu'elle ait été un peu aidée par Feathers, qui, lui non plus, ne savait pas trop où il allait.

L'histoire continue.

Selon mon journal, le 5 septembre, deux jours après ma rencontre avec Wanda, je compris que ma voisine n'était pas adepte de quelque culte oriental. Je ne dormais pas bien. Bien que le plus gros de la chaleur eût cessé, il ne faisait pas encore frais dans l'appartement et mes nuits étaient assiégées par les bruits de la ville, une clameur à laquelle je mis un certain temps à m'habituer parce que j'avais grandi entourée de sons tellement différents. En été, chez nous, un seul moustique plaintif voltigeant la nuit près de mon oreille pouvait me tenir éveillée, mais j'aimais écouter les chœurs des criquets au crépuscule et les sauterelles qui chantaient aux petites heures. Je dormais au son de leurs chants et des vents de magnitudes variées qui faisaient crépiter les branches des arbres et caressaient les longues herbes devant la maison. Quand venaient les orages de juin, le tonnerre grondait tout près et il grondait dans le lointain, et mon cœur battait d'excitation lorsque le ciel lâchait sur le toit des trombes d'eau, et l'hiver, quand un blizzard frappait, j'écoutais son rugissement rauque et ses gémissements intermittents, et puis le presque silence qui suivait – une paralysie de soleil et de neige. J'entends de la nostalgie dans ma description, mais je n'étais pas nostalgique à vingt-trois ans. J'embrassais le vacarme urbain. Si, vers vingt-deux heures, ma voisine en finissait avec ses litanies, c'est à toute heure que l'ascenseur s'ouvrait et se refermait et que le bruit strident des sirènes montait de Broadway. J'écoutais d'autres voix émanant de fenêtres laissées entrouvertes sur la cour intérieure. Les télévisions de mes voisins parlaient, pleuraient et chantaient des jingles. Des cris avinés montaient de la rue et le grondement assourdi et guttural des bennes à ordures me réveillait vers cinq heures du matin. J'entendais les moteurs tournant au ralenti puis le bruit des poubelles métalliques brinquebalant sur le trottoir. Un matin,

j’entendis une femme hurler et, encore à moitié endormie, me dressai brusquement dans mon lit pour écouter. Ce ne fut pas avant le lendemain matin que je me demandai si c’était ma voisine de palier. Dans mon carnet, je décrivis le hurlement comme “un signe avant-coureur de terreur et de jubilation”. En dessous de ces fadaïses romantiques, je notai un vers des *Fleurs du mal*, de Baudelaire : “Si le viol, le poison, le poignard, l’incendie...”

Le soir auquel je suis en train de retourner, je m’assis à ma table de travail, contemplai la page devant moi et considérai Ian, ses quatorze ans et le mystère qu’il entendait résoudre : les fréquentes apparitions du visage de Frieda Frail à une fenêtre de la maison où elle était morte un an auparavant d’une crise d’épilepsie. Dans le cahier de rédaction, une note à moi-même : “L’adoration de Ian pour Sherlock le pousse droit dans le monde de la logique propositionnelle et des inférences valides ou non valides. Notre garçon pas-tellement-idéal vit pour trancher le vrai du faux et se préoccupe des p , des q et des r ¹ ainsi que des signes correspondant à *non* [\neg], *et* [\wedge], *ou* [\vee], *si par conséquent* [\Rightarrow], et *si et seulement si* [\Leftrightarrow]. Il procède pas à pas. Le raisonnement est parfait, mais notre héros sera induit en erreur par ses déductions. Isadora Simon, la Watson de Ian, suivra une voie plus efficace.”

Alors que je réfléchissais à Ian et Isadora et à la logique symbolique que j’avais étudiée à la fac, j’entendis ma voisine reprendre sa mélopée, *amsah, amsah, amsah*. Il y avait, dans son intonation, quelque chose de funèbre, et je pris conscience que ce leitmotiv désolé commençait à agir sur moi. Qu’il ralentissait mes pensées et leur faisait prendre une connotation sombre et meurtrie, comme si quelqu’un avait entrepris de me frotter le torse avec de la toile émeri. Je m’approchai du mur, y pressai l’oreille, regrettant de ne pas avoir le vieux stéthoscope que mon père m’avait donné quand j’avais dix ans et écoutai, le corps tendu, attentif à l’incantation. “*Amsah, amsah...*”

1. Pour “Registres des Procédures de Qualification”. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

*I'm sad*¹, je suis triste, je suis triste, je suis triste.” Et ainsi de suite, avec une seule variante : “Lucy est triste, elle est triste, je suis triste, je suis triste, je suis triste.” Pire qu’un mantra. Je vivais à côté d’une femme si triste que, chaque nuit, elle proclamait haut et fort sa tristesse. Je pouvais presque la voir, se balançant d’avant en arrière dans sa chambre. Dans le cahier, j’écrivis : “Il faut que je la refoule. J’ai décidé d’acheter une radio pas trop chère et de l’allumer tous les soirs. Je sais que si elle continue comme ça, je vais devenir folle. Je me suis bourré les oreilles de papier-toilette et j’ai fait un petit tour sur la mousse.”

“Faire un petit tour sur la mousse” était le code pour la baise en solo.

Bien que pratiquant beaucoup la masturbation à l’époque, mon tempérament discret d’alors me rendait peu encline à confier au papier mes fantaisies onanistes. Cette pudeur a disparu. À plat dos sur le matelas de mousse posé sur le lit plateforme que j’avais fabriqué à partir de caisses à oranges vides trouvées dans la rue et d’un autre morceau de contreplaqué spécialement-coupé-sur-mesure, et ma main devenant la sienne, je me fabriquais un ou une amante, selon ma prédilection du moment, et je me contorsionnais frénétiquement avec force halètements dans les draps que ma mère m’avait achetés chez Sears tandis qu’un inconnu aux cheveux noirs lui voilant le front, aux hanches extrêmement étroites et au joli cul rond pénétrait dans le compartiment de wagon-lit d’un train en route vers Paris au départ de Berlin, se dévêtait au-dessous de ma couchette avant de se hisser sur celle-ci, pressant mes épaules contre la banquette rigide cependant que, sous son regard intense, j’observais sa lèvre supérieure qui brillait, car il faisait chaud dans le train, alors il me retournait brusquement et me tringlait par derrière, et j’adorais ça, quelquefois c’était une femme blonde aux airs de Marilyn Monroe qui montait dans ce même compartiment et déboutonnait lentement sa blouse tandis que la voiture où nous étions se balançait sur les rails et que le sifflet

1. *Amsah* et *I'm sad* (je suis triste) ont à peu près la même sonorité.

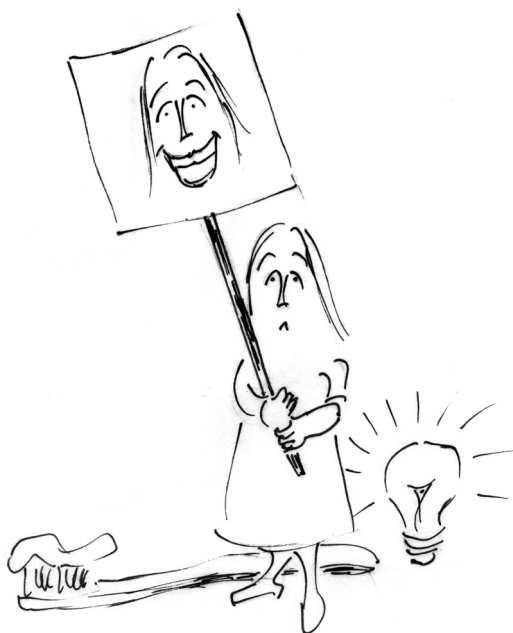
retentissait, alors je la retournais sur le ventre, lui ôtais sa culotte et me délectais de la beauté de son cul merveilleux après quoi, dans l'une ou l'autre position, je lui pelotais le clito jusqu'à ce qu'elle jouisse et que moi aussi – tous nous jouissions – parfois tous ensemble, tous les trois en chœur, quand je m'étais décidée pour un trio. Je jouais tous les personnages. J'étais homme et j'étais femme avec l'homme et parfois homme avec la femme et puis de nouveau femme avec la femme. Je n'ai aucune difficulté à me souvenir aujourd'hui de mes fantasmes masturbatoires car ils sont étrangement fixés. Le reste de moi a mûri et changé. Je suis une vieille noix, désormais, qu'ont assagie les chagrins et prises de conscience qui viennent au fil des années, mais il y a une ressemblance remarquable entre les gymnastiques érotiques qui avaient lieu dans ma tête en ce temps-là et celles qui y prennent place aujourd'hui. Le fantasme sexuel est une mécanique, pas un organisme. Je continue à avoir un faible pour le sexe dans les trains. Leur rythme, sans doute.

“À mon sens, madame, écrire un livre est comme siffloter une chanson, prenez-la haut ou bas, peu importe si vous conservez votre propre ton.” Je gardais cette citation de *Vie et opinions de Tristram Shandy, gentilhomme*, du révérend Laurence Sterne, scotchée au mur au-dessus de ma table de travail en guise d'inspiration et de rappel éloquent du fait que les romans ne sont pas d'une seule variété. Comme disait ma grand-tante Irma, “Il faut de tout pour faire un monde”.

Lorsque je consultai la boîte aux lettres du 2C dans la petite entrée de l'immeuble, j'y trouvai le seul nom L. Brite. L. pour Lucy, certainement : Lucy Brite. C'était un joli nom qui pouvait appartenir à une jolie femme, quoique triste. Brite¹ suggérait des associations, l'éclat du soleil, mais aussi le sourire si éclatant-qu'il-m'aveugle des pubs pour dentifrice, l'exact contraire de ce que ma voisine communiquait à travers le mur. Il y avait aussi l'éclat au sens métaphorique, qui caractérise la brillance intellectuelle ou quelque grande idée éphémère, concrétisée par

1. *Brite* se prononce comme *bright* : brillant, lumineux.

l'image, au-dessus d'une tête, d'une ampoule électrique dont émanent de petites lignes à interpréter comme des rayons. Le nom m'inspirait si bien que je croquai une Lucy imaginaire luisant dans l'obscurité de son chagrin. Ce dessin aussi, je l'avais oublié, jusqu'à ce que je retombe dessus dans mon vieux cahier de rédaction.



Dans la journée, ma voisine ne chantait pas sa tristesse. Elle tapait et cognait sur ce qui devait être, pensais-je, un petit travail de menuiserie, et tout en travaillant, elle sifflait. Lucy Brite sifflait bien, talent qui me rappelait mon père, lequel avait manqué de voix pour chanter mais sifflait parfaitement juste, chose qui, enfant, m'avait toujours étonnée. Comment se pouvait-il qu'à l'église mon père gémit les hymnes d'une voix si fausse que je devais m'empêcher de grimacer, mais qu'il sifflât comme un messager des cieux ? Siffler était chez mon père une déclaration de bonne humeur, un signe que pour le moment, en tout cas, la vie lui était belle, ce qui la rendait belle pour nous, ses enfants, ses deux filles qui, sur le siège arrière de la voiture, écoutions les interprétations sans paroles des *Courses de Camptown*, de *J'ai travaillé sur le chemin de fer* ou de *La Force d'un syndicat*, ce qui explique que j'aie associé le fait de siffler avec une image de mon père vu de dos – la couronne de cheveux sombres entre la calotte chauve de son crâne et ses oreilles “posées bien à plat contre sa tête”, seule position convenant à des oreilles, selon notre mère.

Nous adorions quand il conduisait en sifflant la première voiture familiale dont je me souviens, Clunky, une Chevrolet de 1959 marron et blanc avec une aile cabossée qui ne fut jamais réparée car “ça n'empêche pas du tout le moteur de tourner rond”. Mon père envisageait le métal à peine écrasé d'un point de vue purement utilitaire que ma mère ne partageait, et ne partage toujours pas. Avant tout trajet en voiture, elle lançait à Clunky un coup d'œil consterné mais gardait le silence sur cet affront à ses valeurs esthétiques par respect pour le patriarche, qui avait la priorité en toutes choses du dehors, territoire qui commençait au garage (paradoxalement puisque, techniquement, il constitue une sorte de dedans), la voiture qu'il abritait et les nombreux outils pendus aux murs, pour s'étendre jusqu'à la route et à la boîte aux lettres, en direction de la ville et au-delà. Seule exception à la règle du dehors, les plates-bandes de soucis, de zinnias et de roses qui embrassaient les côtés de la maison appartenaient à notre mère en exclusivité.

Enfant, je croyais le monde entier organisé de cette façon, avec les mères à l'intérieur et les pères surtout à l'extérieur, mais je n'étais jamais tout à fait sûre de la place qui m'était échue dans

ce schéma, ni de ce qui serait celle de ma sœur Kari, née deux ans après moi, parce que Kari qui faisait des acrobaties, sautait les clôtures, montait aux arbres et adorait les chevaux, pouvait, si nécessaire, défendre l'honneur de la famille. Je vois encore la tête que faisait Daryl Stankey en nous dévisageant, redressé sur ses coudes sur le gravier de l'Old Dutch Road où le coup de poing de Kari l'avait expédié. Je revois ses joues sales rayées de propre par ses larmes et la morve vert pâle juste en bas de sa narine gauche. J'étais incroyablement fière. Bien que tout le crédit en revînt à Kari, l'image de ce Daryl vaincu et pleurnichant m'inspire aujourd'hui encore. Elle m'inspire autant que les digressions de Shandy, que Marilyn Monroe, que la prose mordante d'Anne Conway, la philosophe du XVII^e siècle que je lis ces temps-ci. Le poing de Kari avait rencontré le menton de Daryl parce qu'il avait traité notre père médecin de "charlatan".

Dans mon souvenir, il fait chaud en ces jours où mon père siffle, pas froid, les vitres de la voiture sont baissées à fond, le vent souffle sur Kari et moi et j'autorise le bout de mon nez à passer le seuil, attentive à ne pas "pointer la tête au-dehors", sachant que cela pourrait se terminer par une décapitation. J'imaginai fréquemment qu'un camion arrivant à toute vitesse en sens inverse m'arrachait la tête. Je la regardais s'envoler sur la chaussée après s'être séparée de mon cou, désormais moignon sanglant attaché à un pathétique corps de fillette affalé sur la banquette arrière et à jamais immobile, et la pitié angoissée que j'éprouvais pour Kari, mon père et ma mère, à qui ne restaient de moi que les deux morceaux macabres de ce corps inanimé, me causait des spasmes à l'estomac et une sensation de faiblesse et de nausée si intense qu'il me fallait, pour m'en remettre, me pencher en avant sur mon siège, fermer les yeux et respirer profondément. Les délices venteux d'un vol à la folle vitesse de presque cent kilomètres à l'heure rivalisaient avec mon imagination, laquelle se hâtait de me précéder dans de possibles horreurs. Je maîtrisais sévèrement ma soif de gratification momentanée : ma tête demeurait dans la voiture. Sur mes fantasmes, en revanche, je n'exerçais que peu ou pas de contrôle.

Il serait faux d'affirmer que je me rappelais mon père ce jour-là, assise à ma table de la 109^e Rue, en train de fumer des

cigarettes et de tenter d'écrire ma donquichottesque histoire. Je ne me souviens pas d'avoir pensé à mon père, alors, et j'ai très peu écrit à propos de l'un ou l'autre de mes parents dans ce journal. La connexion sifflante entre le premier homme de ma vie et ma voisine invisible ne m'apparaît que maintenant. Il y a douze ans que mon père est mort mais en 1978 il était toujours vigoureux, pratiquait toujours la médecine et était toujours écoeuré par les républicains. L'entendre siffler était un plaisir bienvenu parce qu'il était sujet à ce que ma tante Irma appelait des "humeurs noires", pendant lesquelles il semblait disparaître. À ces moments réguliers, il ne voyait ni n'entendait aucun d'entre nous. J'avais l'impression qu'il se débattait contre des tourments indicibles et que ceux-ci pouvaient jaillir de lui, que mon père était capable d'expulser de la lave, mais cela n'arriva jamais.

Ce qu'il pensait exactement de sa fille partie de la maison en mission littéraire est resté son secret et a été enseveli avec lui, ainsi que d'innombrables autres secrets, dans le cimetière de l'église Saint-Paul, à Webster, mais je soupçonne que, sans jamais en avoir dit un mot, il désapprouvait mon année d'écriture. Fils d'un médecin de campagne qui s'était déplacé d'une maison à l'autre en voiture pendant l'été et en traîneau attelé d'un cheval en hiver, quand la neige rendait les routes impraticables, mon père était resté fermement attaché aux vérités rurales absentes des vérités urbaines, à l'idée de voisinage sans barrières, à une frugalité rappelant la Crise et à la méfiance envers la richesse, à l'idée de fermiers et ouvriers (et d'un éventuel médecin) de mèche pour bâtir un monde meilleur, plus socialiste que capitaliste, à celle de travail collectif en tout genre, y compris le désherbage en famille du jardin potager, à l'éternelle idée d'une vie utile. La théorie de l'art pour l'art n'avait pas le moindre sens à ses yeux.

Lucy Brite sifflait de préférence des ballades irlandaises, qui sont généralement tristes et dont je reconnaissais certaines. Ainsi de celle intitulée *Le Vent qui agite l'orge*. Ses chansons dégoulinaient de sentimentalité mélodique et, malgré l'absence de paroles, me faisaient penser à des *beaux gars* et à leurs *chéries* noyées, à des rendez-vous manqués et, sinuant dans ce pays vert d'entre les verts, à des routes jamais empruntées sinon pour

déboucher en impasse aussi noblement rebelle que tragique car, qu'elle résulte de la perte d'un amour ou d'un bouleversement politique, atroce est la mort d'une jeune personne, et ces considérations aussi tacites que mélancoliques accentuaient cette douleur, juste au-dessous de ma cage thoracique, que j'emportais partout, bien que je n'aie jamais su ce qui en était la cause – le rappel physique de ma vulnérabilité et de ma culpabilité éternelle, je suppose, le témoin physiquement implanté des innombrables peines qui m'avaient été infligées jadis et que j'avais infligées à autrui, des peines qui ne manqueraient pas de réapparaître par la suite. L'idée fausse circule en Occident que l'être humain est un cas unique en ce qu'il décide de sa propre voie et qu'il s'y avance seul. En réalité, nous sommes toujours quelque part et ce quelque part est toujours en nous. Écouter Lucy répéter inlassablement "je suis triste" était dur, mais écouter de la musique, même les sons légers et clairs d'un air sifflé par quelqu'un, touche à plus profond. La musique pénètre la peau et les muscles pour finir par s'installer dans les os. Elle peut faire passer une humeur de l'optimisme à la mélancolie et faire basculer d'une contemplation éthérée à de lascifs remuements de hanches qui vous mettent en nage. En cela, la musique est semblable au temps qu'il fait : le soleil stimule l'âme alors qu'une succession de journées pluvieuses l'investit de l'accumulation de pensées découragées. Dès qu'il s'agit de musique, les humains sont sans défense, et se voient balancés, soulevés, écrasés et retournés dans une confusion vertigineuse. Tout dépend de la mélodie.

Si Lucy Brite avait, en réalité, été quelqu'un d'autre et si elle avait choisi pour les siffler des airs moins lugubres, je n'aurais peut-être pas succombé aux sentiments qui se sont infiltrés dans l'histoire de Feathers et aux rêves intenses qui se sont mis à perturber son bon sens. Sans trop savoir où le rêve se placerait dans l'histoire, et quoi qu'il en fût, je le composai néanmoins pour lui et le consignai dans le cahier.

Ian Feathers ouvre une porte dans son rêve et se retrouve nuitamment dans la chambre de Frieda Frail. Comment il sait que c'est la chambre de la défunte, c'est le secret du rêve. Il le sait toutefois et il parcourt la chambre du regard avec la froideur et le détachement

d'un détective professionnel en quête d'indices. Le lit à une place, la table de nuit, la lampe et, par terre, la carpeppe tissée de bouts d'étoffe sont imprégnés de quelque chose qui le met mal à l'aise. "Trop parfaits", se dit-il. Ils ont l'aspect irréellement lisse de l'image d'une chambre d'annonce publicitaire. Ian va à la fenêtre pour regarder, dehors, la pelouse et le trottoir, et remarque alors une clé gisant sur l'appui de la fenêtre. Pendant qu'il la regarde, la clé frémit légèrement, comme si elle était vivante. Il plaque la main sur elle, sent un tremblement sous sa paume mais serre fermement le poing autour d'elle. Quand il se retourne, il découvre qu'une porte qui ne se trouvait pas là auparavant s'ouvre avec la clé vivante, et il voit une fille portant sur le dos une pancarte en carton sur laquelle on peut lire I. F. F. La pancarte le perturbe, et, comprenant soudain qu'il a commis un forfait, il est saisi d'un terrible sentiment de culpabilité. Mais quel forfait ? Qu'ai-je fait ? se demande-t-il. La fille monte un escalier quatre à quatre, à chacun de ses bonds sa robe s'envole au-dessus de sa tête et il aperçoit, en dessous, son corps nu. Il a une érection. Le rêve s'achève en éjaculation nocturne, et Ian Feathers se réveille.

Lucy ne sifflait pas tous les jours ses ballades désolées. Dieu merci. Le soir du 6 septembre, ses "Je suis triste" furent interrompus par un éclat soudain que, debout contre le mur, j'ai enregistré dans le cahier de rédaction. Elle semblait parler à quelqu'un d'une voix sonore, grondeuse et en colère, et je me demandai si elle n'était pas au téléphone, mais lorsqu'elle eut terminé sa brève accusation, je ne l'entendis pas raccrocher le combiné. "Tu croyais avoir le droit, le droit, le droit de me faire mal. Tu croyais que j'étais une pute à ta merci. Je le croyais, moi aussi. Je n'ai pas dit un mot. Ça recommence la nuit. Tu es là, de nouveau. Ça recommence. Je ne peux pas respirer ! Et Lindy est morte. La fenêtre. Je vois la chute." Nul besoin du cahier pour me souvenir de ce que j'ai entendu ou ressenti. Mon corps s'est crispé contre le mur. Et, alors, Lucy, d'une voix forte et emphatique : "Tu m'écoutes ?" J'ai bondi loin de mon poste. J'étais en train d'écouter, et, parce que j'écoutais, la phrase m'a, tel un choc électrique, parcourue tout entière.